Document generated on 07/13/2025 4:39 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le pique-nique

Antoine Dion-Ortega

Number 141, Spring 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92776ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dion-Ortega, A. (2020). Le pique-nique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 65–72.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le pique-nique

Antoine Dion-Ortega

C'était l'anniversaire de quatre ans de la petite Léa, et nous avions organisé un pique-nique dans un parc du quartier Rosemont. Quelques parents étaient arrivés dès quatorze heures pour s'assurer que nous ayons une table et pour souffler les ballons avant que le vin et les enfants ne nous coupent le souffle à tous.

Mylène et moi avions attendu qu'Isaac finisse sa sieste avant de partir. Nous étions arrivés après seize heures, la poussette chargée de viandes froides, de crudités et de bouteilles de rosé. Ça avait été une surprise de constater que Maxime était venu. Il était seul.

« Maxime ! Tabarnouche, ça fait longtemps ! Content que tu sois venu. On te voit plus !

— Ouin… J'ai juste accepté que si je veux me tenir avec des gens de mon âge, faut que je traîne dans des pique-niques d'enfants. C'est ici que ça se passe, right ? »

Cela devait faire deux ans qu'il n'était plus venu à nos rassemblements de familles. Il s'était éloigné de ses amis de jeunesse à mesure que ceux-ci étaient devenus papas. Nous sentions bien que, pour lui, chaque nouvelle naissance signifiait une nouvelle perte. Dans les premières années, on le voyait encore à ces sobres fêtes de parents, un peu en retrait, à fumer ses cigarettes, comme si la fumée lui donnait un prétexte pour se tenir loin des petits. Puis rapidement, il n'était plus venu. Si bien que, ce jour-là, il voyait pour la première fois plusieurs de nos derniers-nés.

« Bonjour, monsieur », a-t-il lancé avec une fausse assurance à Isaac, qui le regardait fixement. « Tu as quel âge maintenant ? » Il était bien évident qu'il avait oublié son nom.

Le soleil de juillet avait attiré dans le parc tout ce que le quartier compte de jeunes familles. Les mères, cernées et taciturnes, s'étaient réunies en petits groupes auprès des poussettes, assises sur des nappes ou étendues dans l'herbe,

chacune absorbée en elle-même, allaitant, préparant des salades et des purées, donnant à manger aux bébés en leur chuchotant des paroles inaudibles et secrètes. Les pères, en sandales, shorts et casquettes, surveillaient les petits intrépides, se lançaient le frisbee et tapaient dans des ballons, blaguaient en buvant des cannettes de bière, parlaient fort, comparaient leurs bedaines.

On causait promotion, otite, horaire surchargé, nuit incomplète, voyage dans le Sud, allergie alimentaire, accouchement. Dans une étrange surenchère, chacun étalait sa fatigue de long en large, car la fatigue était le signe d'une vie bien remplie. L'oisiveté, la paresse, le flânage n'avaient plus aucune place dans notre univers trentenaire ; il s'agissait de se montrer le plus « occupé » possible. Les loisirs qu'on admettait étaient bien rares : tennis, baseball ou hockey pour les hommes ; yoga, pilates, méditation pour les femmes. On ne lisait plus, sinon pour s'endormir après trois pages, le soir venu. Parmi les hommes, le plus malin était celui qui se montrait le plus « pragmatique » ; parmi les femmes, c'était la plus « zen ».

« On va refaire notre sous-sol au mois d'août. C'est Corinne qui décide de tout, mais c'est à moi que ça va coûter une beurrée, tu sais comment que c'est.

— On va s'arrêter en Caroline du Nord finalement. La Floride, c'est trop loin, pis Cyril recommence le 28.

— Joëlle a commencé à faire ses dents d'en avant, je peux-tu te dire qu'on fait des petites nuits. J'ai dormi quatre heures, ça se voit-tu dans ma face ?

— On s'est pris un forfait spa, massages et bain de boue. J'étais tellement détendue que j'ai cru que j'allais fondre.

Ce jour-là, nous savions bien que Maxime ne pourrait que s'ennuyer parmi nous : nous-mêmes n'étions pas certains de nous amuser vraiment lors de ces pique-niques. N'ayant rien à dire sur les coliques ou le jardinage, il remplissait son silence par des cigarettes, buvant plus vite que les autres, enfilant les viandes froides et les fromages comme pour faire quelque chose de sa bouche. Les enfants qui bourdonnaient

autour de lui le rendaient mal à l'aise. Il craignait que ses interactions avec eux ne révèlent son absence de spontanéité, son malaise, son incapacité à jouer.

« Alors, comment ça va, ton projet de roman ? As-tu obtenu du financement, finalement ?

— Ouin… Non, j'attends encore une réponse du Conseil… Mais oui, j'ai une bonne trentaine de pages, ça avance.

— Pis tu vois-tu encore… euh… Chose là, comment elle s'appelle déjà ?

— Ouin, elle… Non, ça fait longtemps que c'est fini. Elle était un peu folle, en fait. Pour vrai, ces temps-ci, je veux juste me taper des filles. Je veux pas retomber dans une relation. (*Baissant la voix*) Man, je sais pas pourquoi, ces derniers temps, j'étais vraiment à mon affaire, il y a une couple de déesses qui me sont tombées dans les bras sans que j'aie rien besoin de faire. Des *déesses*, mon gars. »

J'étais toujours mal à l'aise quand il me parlait de ses conquêtes, réelles ou fictives. Je savais ce qu'il essayait de faire. Maxime voulait me rendre envieux. Il voulait que j'admette à quel point ma vie de couple était nulle ; à quel point je m'ennuyais de l'époque des filles, du sexe, des baises nocturnes avec des inconnues ramassées dans les bars. Il voulait sentir que je l'enviais d'être resté dans la « vraie vie ». Que je reconnaisse que mes « mauvaises décisions » avaient fini par m'enfermer dans un carcan de mensonges et de névroses, un univers étouffant et petit-bourgeois — celui-là même que nous avions passé notre jeunesse à railler et que nous avions juré, entre deux crises de foie, de ne jamais embrasser.

« Man, j'en ai ramené une chez nous, l'autre fois… » Il me fixait soudain intensément dans les yeux. « Oh. Mon. Dieu. Vingt-deux ans, face correcte mais petit corps fucking tight, petit cul parfait, cuisses qui se touchent pas, des gros seins fermes, ventre plat… Je capotais. Pis était gourmande, la cochonne… On a fourré, mon gars ! On est pas sortis du lit pendant vingt-quatre heures, on se levait juste pour pisser pis répondre au livreur du Saint-Hubert quand il sonnait.

On a eu le même livreur deux fois de suite ! Je te jure, j'aurais pu mourir là, man, j'en revenais pas.

— Ah ouin… Cool ! »

Max a paru surpris par la platitude de ma réponse. J'ai pris une petite gorgée de bière, ne sachant trop quoi dire de plus. Il a continué de me fixer gravement dans les yeux quelques secondes, puis il s'est brusquement détourné, a sorti son énorme téléphone de sa poche et s'est plongé dans son écran. Son regard de possédé s'était volatilisé. Il ne disait plus rien.

« Pis ?

— Pis quoi ?

— Ben… Tu l'as-tu revue ?

— Qui, elle ? Ben non, tu malade ! C'était juste un one-night de même… » Il a levé brièvement les yeux de son écran. « Heille, elle a vingt-deux ans ! Elle fait genre son bac ! Qu'est-ce tu veux que je fasse avec ça ?

— Ouin, c'est vrai… »

Je suis resté planté devant lui à le regarder, sans savoir s'il fallait que j'attende qu'il finisse ce qu'il avait à faire sur son téléphone. Plus loin derrière lui, un groupe d'enfants de sept ou huit ans — les « grands » — s'efforçaient tant bien que mal de grimper sur une grosse branche d'arbre. Ceux qui s'y trouvaient déjà exultaient en piaffant, faisaient semblant de ramer comme s'ils étaient sur un bateau, tendaient la main aux plus petits pour les hisser à leur tour dans des grands « ho! hisse ! ». En bas, Isaac les observait, bouche bée, comme sous l'effet d'un sort. La légère crispation sur son visage de chérubin ne m'était que trop familière : il était en train de chier, assurément. J'ai cherché Mylène du regard. Il faudrait changer sa couche.

Sans même lever les yeux de son écran, Maxime m'a sorti de ma réflexion : « Mais sinon, vous deux, ça va ? » La question m'a pris de court. Entre vieux couples, on préfère normalement ne pas trop ouvrir cette boîte de Pandore.

— Tu veux dire, moi pis My… Euh, oui, oui, ça va, ça va… C'est sûr que c'est plus la grosse passion des premières

années, mais ça fonctionne. Mylène est enceinte de six mois, alors on… »

Maxime a légèrement tiqué. Il était évident qu'il n'avait posé la question que pour être poli. Il espérait probablement que je ne m'étende pas trop sur ma vie conjugale, qui ne pouvait être que déprimante à ses yeux, voire — avec Mylène maintenant bouffie par la grossesse — carrément dégueulasse. Un simple « ça va » aurait amplement suffi.

« OK, pis t'arrives-tu à écrire encore un peu ? T'as-tu fini ton recueil de poèmes finalement ? Celui que tu me parlais, là…

— Ouin… Non, je dois t'avouer que j'ai plus vraiment le temps de… Avec Isaac, la garderie, et puis la petite qui s'en vient… J'ai plus beaucoup de temps pour moi. Lire, écrire, regarder des vieux films, prendre un verre avec des amis… Je m'ennuie de ça, mais pour l'instant, c'est juste impossible. »

Maxime me regardait maintenant d'un air compréhensif et plein de compassion, comme pour dire : « Je sais ce que tu veux dire, vieux. » En vérité, il ne comprenait absolument pas de quoi je parlais. Si ça se trouve, il venait tout juste de se lever. Sans changer de slip, il avait enfilé un jeans qui traînait par terre et il était venu ici sans se brosser les dents. Il n'était pas exclu qu'il ait, juste avant de sortir, glissé une capote dans son portefeuille : même dans un pique-nique d'enfants, on ne sait jamais.

Jadis, Maxime s'était juré de ne jamais vivre dans le « mensonge ». Il n'allait jamais laisser sa vie « dériver » sans direction. Il était déterminé à éviter le « bavardage » et les rapports superficiels pour vivre tout entier dans la « vérité », à chaque instant de sa vie. Ne pas prononcer de paroles inutiles ou frivoles, ne pas feindre une émotion qu'on ne ressent pas, ne pas perdre son temps avec des gens qui ne nous apportent rien : tels étaient ses crédos. À l'époque de nos vingt ans, cette détermination presque monastique détonnait parmi les ivrognes hilares que nous étions ; elle l'enveloppait d'une sorte d'aura surhumaine qui forçait l'admiration. Et il ne nous semblait nullement paradoxal que cette même

« discipline de vie » ait été, durant toutes ces années, la principale ligne d'attaque de Maxime pour séduire les filles dans nos soirées.

« Je sais pas s'il reste du vin… C'est à toi, cette bouteille-là ?

— Non, mais vas-y, sers-toi, tout le monde partage ici. Pis je suis sûr qu'il va en rester plein de toute façon.

— Tiens, tu m'accompagnes, mon cochon. »

Maxime a brusquement vidé le reste de la bouteille dans mon petit verre en plastique. J'en ai reçu la moitié sur la main. « S'cuse », a-t-il dit en gloussant, tandis que je cherchais des yeux de quoi m'essuyer. Puis, baissant la voix d'un air complice : « Man, c'est qui la fille là-bas, à… à onze heures, celle qui porte un top blanc ?

— Qui… La jeune, là ? Ben voyons Max, c'est Christelle, la fille à Dan pis Julie ! Tu me niaises, là ?

— Cute en crisse.

— Man, elle a genre dix-sept ans !

— En tout cas, elle va briser des cœurs. »

J'allais lui répondre quand mon regard est tombé sur Mylène, qui en a profité pour me faire un petit signe discret : Isaac sentait la merde à plein nez et sa couche devait être changée, est-ce que je pouvais m'en occuper ? « Excuse-moi une minute Max, le devoir m'appelle. »

On approchait les dix-sept heures, les premières familles commençaient à plier bagage, prétextant la fatigue du petit, le trafic ou « une grosse journée » le lendemain. On remballait ses chaises, ses restes de fromage ou de salade, ses ustensiles sales ; on surchargeait les poussettes telles des charrettes de réfugiés ; on sanglait et corsetait les bébés dans leurs porte-bébés ; puis, partant à la recherche des « petits tannants » qui ne répondaient pas aux appels, on s'enlisait dans une interminable ronde d'au revoir.

Pour Maxime, la « soirée » ne faisait pourtant que commencer. Tandis que je défaisais la salopette d'Isaac (qui, impatient de retourner voir ses « amis », hennissait, braillait et gigotait comme un dindon sur son piqué de flanelle), je le voyais rôder autour de la table à pique-nique, vidant

méthodiquement les fonds de bouteilles avant qu'elles ne prennent toutes le chemin du recyclage, s'empiffrant discrètement des restes de fromage et de saucisson en mettant pudiquement sa main devant sa bouche, jetant autour de lui de rapides coups d'œil comme pour s'assurer que personne ne le voyait dans une entreprise aussi déshonorante. Malgré ses précédents efforts pour maintenir sa digne posture d'écrivain, ses manières de petit rongeur trahissaient à présent sa faim : c'était probablement là son seul et unique repas de la journée.

Vers dix-huit heures, Mylène et moi avons commencé à faire nos adieux. Visiblement ragaillardi, Maxime discutait maintenant avec Florence, une des rares mères célibataires de notre groupe d'amis que, par ailleurs, j'avais toujours trouvée mignonne (sans jamais l'avoir activement convoitée). Il s'était lancé dans une de ses habituelles tirades sur la liberté qui nous faisaient tant vibrer jadis : la nécessité absolue de « transcender » nos petites existences absurdes par la création artistique ; la solitude « radicale » du créateur, qui ne doit en aucun cas dévier du chemin qui mène à l'œuvre, etc. Florence l'observait avec un large sourire, replaçant de ses doigts fins les mèches blondes qui retombaient sans arrêt sur son visage, acquiesçant énergiquement à chacune de ses affirmations, pouffant au moindre de ses mots d'esprit. Maxime prenait des postures plus décontractées, exhalait sa fumée de cigarette en plissant exagérément les yeux, regardait vers le lointain. Malgré ses airs de beau ténébreux, sa négligence de vieux garçon le rattrapait : des grumeaux de bave avaient moussé aux commissures de ses lèvres et, le vin aidant, il dégageait maintenant une forte odeur de robine et de vieille sueur.

Légèrement en retrait de leur conversation, j'ai poliment attendu qu'il interrompe son discours afin que nous puissions nous saluer. Mais Maxime feignait de ne pas me voir ; il récitait son monologue habituel, plongeant toujours plus profondément son regard ombrageux dans les yeux de biche de Florence, qui paraissait maintenant tout à fait ensorcelée.

Pour les avoir entendues mille fois, je connaissais chacune de ses tirades : telle une incantation magique, elles ne souffraient aucune interruption.

Après quelques minutes, j'ai tourné les talons et j'ai couru rejoindre Mylène et Isaac, qui entre-temps s'étaient mis en route.